

1942-1943

Roger MISRAHI

## *Un enfant au camp de Gurs*

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 111 (juin 2008), p. 8 et 9. Texte adressé à l'Amicale par l'auteur.

*Roger Misrahi, enfant caché, retrace son parcours d'interné dans les camps de Rivesaltes (Pyrénées-Orientales), Gurs et Masseube (Gers). Du long témoignage de l'auteur, ne sont retenues ici que les pages concernant le camp de Gurs.*

*Roger Misrahi fut interné, à l'âge de 12 ans, au camp de Gurs, entre le 2 octobre 1942 et le 23 mars 1943.*

*Après un premier internement au camp de Rivesaltes, en 1940, la famille Misrahi et finalement libérée. Elle retourne vivre chez elle, dans la Cher. C'est dans ce département qu'elle est de nouveau arrêtée par la gendarmerie, en septembre 1942. Elle est immédiatement conduite au camp de Gurs.*

*Roger Misrahi fut longtemps le président du comité Yad Vashem pour le sud de la France*

*Un autocar parti de la gare d'Oloron-Sainte-Marie nous débarque à ce camp de Gurs, avec le temps je commence à m'y faire. Ce sont des agents français qui nous gardent, derrière des fils de fer barbelés. Les responsables de ce camp ont prévu de faire passer ma mère en jugement, devant le tribunal d'Oloron, pour dissimulation d'origine de religion suite à un recensement au Châtelet en Berry et ils y réussissent : Misrahi ? Orthodoxe ? NON. Israélite ? OUI. Aucune sanction ne lui fut donnée.*

*Nous voici installés dans une nouvelle vie, privés de liberté, avec la promiscuité des autres, aussi malheureux que nous. Tout ceci marque mes onze jeunes années, tout comme pour ma jeune sœur. Les aliments ne sont pas variés. Pendant deux mois c'est la saison des navets, deux autres mois c'est la saison des potirons. Un petit monticule de ces légumes se trouve devant l'entrée de ce camp. En ce qui concerne la viande, nous avons la chance d'avoir au menu, une tranche de fromage de tête légèrement avariée avec dedans, en prime, des petits cailloux ou des morceaux de fil de fer. Nous, les enfants, avons en plus, grâce au comité de la Croix-Rouge Suisse, présente au camp, un supplément de nourriture le matin et à quatre heures, composé d'une bouillie de flocons d'avoine chocolatée, d'un autre complément dont je ne me souviens plus du nom et, si on leur présentait notre carte de contrôle propre, on nous donnait, en plus, un morceau de chocolat. On nous donnait des cours de langues étrangères et j'avais opté pour l'anglais. J'avais également commencé à faire du modèle réduit d'avions. On assemblait et collait les diverses parties avec une colle à poissons, chauffée au bain-marie et qui sentait fort mauvais. A évoquer ce souvenir, cette odeur nauséabonde me revient encore aux narines. Certains camarades débrouillards plus âgés que moi arrivaient à se faufiler, la nuit, sous les barbelés dans de petits caniveaux. Mais il fallait faire attention car les gardiens avaient posé des boîtes de conserves qui devaient signaler les passages clandestins. Ils réussissaient à faire du commerce avec l'extérieur et au retour, ils nous racontaient leurs exploits. Comme je l'ai déjà dit, la nourriture n'était pas variée et les détenus se débrouillaient pour cuisiner en fabriquant des réchauds avec de grosses boîtes de conserves. On y brûlait des morceaux de petit bois récupérés sur des étagères posées dans de vieilles baraques abandonnées qui avaient servi aux réfugiés espagnols et on y trouvait aussi, tout le long, des plants de tomates qui avaient été cultivés.*

Les aliments provenaient des gamins qui sortaient la nuit pour faire du trafic avec la population rurale et villageoise. Pour pouvoir acheter, il fallait de l'argent, un commerce sexuel naquit de la promiscuité dans le camp et ma propre mère âgée, de trente sept ans, était elle aussi sollicitée. Tout le monde se débrouillait pour assurer l'ordinaire. A l'entrée du camp, dans une montagne de rutabagas ou de navets, on en volait quelques-uns que l'on coupait en tranches et que l'on cuisait sur le métal chaud du poêle à charbon qui chauffait la baraque. Après avoir vu, plus tard, ce qui se passait dans les camps d'extermination en Pologne, j'en ai déduit que l'incarcération dans le camp de Gurs devait correspondre à une première classe car c'était un internement supportable. Nous avons eu de la chance car, durant notre présence dans ce camp, il n'y eut pas trop de pluie. On voyait au loin la neige sur les cimes des Pyrénées. Dans une pièce du baraquement qui nous servait de classe d'école, je suis tombée sur des feuillets qui traînaient en vrac, un peu partout et sur lesquels figuraient la date et le nombre de décès survenus dans le camp. Il s'agissait surtout de personnes âgées qui étaient enterrées dans un cimetière improvisé, au fond du camp, je crois.

Nous avions, nous les gamins, une autre distraction qui, à la réflexion, était plutôt affligeante dans ce milieu de détresse. Mais, à notre âge, l'insouciance l'emportait. Mes camarades riaient sous cape et me lançaient : « Viens voir Roger, tu verras la lune en plein jour ! » Nous allions en chœur assister au spectacle des gens qui se rendaient aux toilettes, bien entendu à leur insu. Ces cabinets étaient construits en hauteur, plusieurs mètres, et accessibles au moyen d'un escalier. Les gens s'accroupissaient sur des planches disjointes percées de petits trous ronds par lesquels passaient les matières fécales qui tombaient directement dans des bidons de petits wagonnets prévus à cet effet, juste en dessous. Effectivement on pouvait voir « la lune et le reste de ces infortunés » qui, heureusement, ignoraient qu'ils se donnaient en spectacle lorsque la nature parlait. Cette séance journalière et gratuite représentait une bonne distraction pour une jeunesse qui n'en avait pas beaucoup. Les wagonnets, une fois remplis, étaient poussés par les hommes de « corvée de chiottes » comme on les appelait, vers des remblais, côté cimetière au fond du camp.

Une fois, nous avons eu, les jeunes enfants, la chance de sortir du camp accompagnés par une infirmière de la Croix-Rouge. Nous sommes allés faire une promenade dans la forêt de pins toute proche embaumée d'odeur de résine et de champignons. On nous compta bien, au départ comme au retour.

Ma famille et moi avons quitté ce camp de Gurs le 23 mars 1943 pour aller au camp de Masseube. Je ne saurais dire pourquoi.